



réalités



Al Rabiah, gouvernorat de Hama, 23 avril 2012. Lire en page 26

Une violence indicible

Depuis 2012 en Syrie, mais sur d'autres terrains de guerre aussi, Matthias Bruggmann, prix Élysée 2018, n'a de cesse de complexifier notre regard, et notre réflexion, sur la violence des conflits. Pour cela, il ne s'épargne, n'y ne nous épargne rien, ajoutant sans cesse de nouvelles informations à nos visions étriquées, photographiant le plus violent comme le plus anodin, pour nous confronter de manière profonde à ces questions essentielles à notre humanité. Nous publions ici, outre trois images de son exposition à l'Élysée, qu'il commente un peu plus largement pour *La Couleur des jours*, une adaptation d'un texte publié en anglais dans *Foam Magazine* en 2015 sous le titre « When Force is gone, there's always mom » et qui était l'opiniâtreté de sa démarche.



PHOTOGRAPHIES ET TEXTES MATTHIAS BRUGGMANN

Ah! le photojournalisme, cet univers de contes de fées, ancré dans un passé imaginaire, où des photographies pouvaient tout changer, cet écosystème mythologique où représenter la guerre est le paroxysme de l'engagement politique. Un monde qu'il est terriblement, et dangereusement, rassurant de prendre pour argent comptant.

En réalité, on sait que cette histoire de changer le monde est fallacieuse, au moins depuis l'échec des efforts pour garantir la paix à travers des portraits de «gueules cassées» de la Première Guerre mondiale. Culturellement, l'héritage le plus significatif n'en a pas été les Nations unies, mais la chirurgie esthétique. Bien évidemment, une fois de temps en temps, une ou deux images génèrent une indignation éphémère, d'une qualité un peu supérieure à celle d'un tweet, mais dont la profondeur est à peu près analogue. Le résultat en est une catharsis de surface, où l'on sauve le petit enfant horriblement blessé, ce qui restaure temporairement la foi en l'humanité tout en faisant commodément l'impasse sur toutes les autres victimes. Bref, si vous voulez changer le monde, prenez le mode d'emploi chez la politologue Erica Chenoweth, spécialiste des violences politiques et des résistances citoyennes, pas dans un journal.

Si vous pensez à la monstruosité des camps d'extermination, il est facile de vous conforter dans l'idée que «si on avait su, on n'aurait pas laissé faire». Peut-être avez-vous raison. Mais autant Auschwitz laisse un peu de place au doute, autant Sarajevo, le Rwanda, ou la Syrie montrent à quel point une telle pensée est risible. Nous savons ce qu'il se passe. Il existe ainsi une archive de 50 000 images, concernant 11 000 détenus

Syriens, torturés à mort. Des numéros permettent de connaître leurs noms. Certaines de ces images ont été publiées dans la presse. Le musée de l'Holocauste, à Washington, les a montrées. Nous savons. Les gouvernements que nous avons élus savent aussi. Ils savent tellement bien qu'avant la guerre civile la Syrie était un des endroits où des suspects étaient envoyés pour les faire parler. Cependant, plutôt que d'exiger des comptes ou des actions tangibles de nos politiciens, la seule chose que nous leur demandons est de maintenir le confort moral qu'offre la théâtralisation absurde de l'impotence des institutions internationales.

Autrement dit, nous vivons dans un monde d'illusions.

Le «pop philosophe» Slavoj Žižek en esquisse la raison dans son *Guide pervers du cinéma*, à propos de *Matrix*. En parlant du choix essentiel, celui entre deux pilules symboliques, l'une permettant de demeurer dans un simulacre confortable du monde contemporain, et l'autre offrant la réalité, moins confortable, d'un monde post-apocalyptique, Slavoj Žižek explique: «Le choix entre la pilule bleue et la rouge n'est pas un choix entre illusion et réalité. Bien entendu, la Matrice est une machine à fabriquer des fictions. Mais ces fictions structurent déjà notre réalité. Si vous retirez à notre réalité les fictions symboliques qui la régulent, vous perdez la réalité elle-même. Je veux une troisième pilule. (...) Une pilule qui me permette, non pas de percevoir la réalité derrière l'illusion, mais la réalité dans l'illusion elle-même. Si quelque chose devient trop traumatisant, trop violent, même trop rempli de plaisir, cela fait voler en éclat les coordonnées de notre réalité, et nous avons besoin d'en faire une fiction.»

Et là est bien le problème. Plutôt que de l'affronter, nous fuyons la réalité en construisant des fictions, symboliques ou non, pour nous reconforter et nous protéger.



Ces fictions, plutôt que d'être structurantes, et donc de redonner au réel un sens, peuvent être utilisées pour retirer au réel son sens, voire pour inverser le sens d'événements bien réels. C'est, parfois, ce qu'il s'est passé et se passe encore, en Syrie comme ailleurs. Puisque affronter nous est insupportable, quand nous ne fuyons pas nous nous complaisons dans la fiction, que nous l'ayons construite ou qu'elle ait été construite pour notre consommation.

Alors, comment passer outre cette fictionalisation et revenir au réel? D'abord, il faut le vouloir. Ensuite, pour ce qui est de la photographie elle-même, probablement en allant vers une représentation suffisamment intéressante pour qu'un observateur s'intéresse à une problématique, plutôt que d'attendre qu'une problématique devienne suffisamment importante pour qu'il passe outre sa représentation.

En ce qui concerne la représentation des conflits actuels, pas nécessairement visibles mais omniprésents, «à l'état gazeux» pour détourner une expression du philosophe

Yves Michaud, l'artiste Trevor Paglen a probablement apporté, jusqu'ici, les meilleures réponses, en rendant visibles des activités militaires secrètes, que ce soit en montrant des manifestes de vol, des satellites ou des drones... Il est important que l'information puisse être diffusée, et donc que les règles de publication des médias de masse soient respectées. Elles prémunissent d'un certain nombre d'écueils, favorisés par les nouveaux médias.

Le musée, malgré ses limites quant à la diffusion, permet une conservation patrimoniale, et peut donc être un lieu adapté à la conservation de preuves, pour le jour, peut-être utopique, où l'on osera demander des comptes. Mais tout dispositif, théorique ou pratique, ne sert à rien, s'il n'est accompagné d'une exigence de résultats de la part du politique: de la même manière que la conservation de preuves, par des institutions muséales ou non, est inutile en tant que telle, les promesses de procès ne sont rien si nous n'exigeons pas leur tenue.



Homs, quartier de Bab Houd, 26 mai 2012.



Gouvernorat d'Idlib, 7 mai 2014.





Al Rabiah, gouvernorat de Hama, 23 avril 2012

Dirar Bakir, combattant de la Sécurité militaire, chez lui avec sa fille. Les hommes du village disaient craindre un génocide si les villages alentour, pro-opposition, venaient à prendre le contrôle de la zone.

Comme une image n'existe que dans un contexte, qui influe sur le sens de lecture il est probablement utile de rappeler ici qu'à cette période les combattants côté régime ne sont représentés, quand ils le sont, que comme des monstres. Peut-être plus inquiétant que le monstre



Homs, quartier de Bab Houd, 26 mai 2012

Dans la vieille ville de Homs, un groupe de combattants et d'activistes monte, entre les salves d'obus, une pièce allégorique écrite par l'un d'entre eux, et qui sera donnée dans une cave, pour les opposants vivant dans la vieille ville. Dans cette pièce, un lion (Assad, en arabe...) a perdu sa voix, et maltraite les autres animaux pour essayer de la retrouver. La rue voisine est l'une des plus dangereuses, parce que située dans l'angle des tireurs du gouvernement. Ces derniers ont pris position dans la citadelle qui domine la ville. Cachée derrière la fontaine, en train de filmer, Wiam Bedirxan, une des cinéastes que Bassel Shehade, activiste chrétien, avait formés. Ancienne institutrice, Wiam Bedirxan est la coauteure d'*Eau argentée*, film immensément courageux qui raconte l'histoire du siège de Homs à partir de vidéos postées sur le net et ses propres images. Le film reçut une *standing ovation* à Cannes en 2014.

Parmi les hommes qui figurent sur cette photo, Nur Abu Odai a été tué lors d'un bombardement sur le marché de Homs; Khalid Khosrouf, le propriétaire de la maison, a été tué par un obus devant chez lui; Abu Hyder et Abu Turab ont été déplacés à l'intérieur de la Syrie, et Abu Yahya vit aujourd'hui en Turquie. Bassel Shehade a, lui, été tué le 28 mai 2012, alors qu'il formait d'autres activistes.





Gouvernorat d'Idlib, 7 mai 2014

Un pillard d'antiquités cherche des artefacts archéologiques dans une oliveraie. Les communautés de la campagne d'Idlib sont principalement agricoles. Avec la guerre, l'économie s'est totalement effondrée. Les champs sont devenus des champs de bataille et le prix de l'énergie a explosé, ce qui, ajouté à la sécheresse, a rendu économiquement intenable l'arrosage des récoltes. Certaines communautés ont changé le mode d'exploitation de leurs terres en cherchant, sur ces dernières, des antiquités, et en en faisant le trafic.

Les artefacts étaient ensuite exportés vers l'Occident via le Liban ou la Turquie. Aujourd'hui, en cette fin d'année 2018, quatre millions de civils vivent à Idlib,

Une nation en ruine

Comment la Syrie a-t-elle éclaté? Comment cet État de 23 millions d'habitants est-il devenu ce produit de territoires en lambeaux, chacun se proclamant zone enfin libérée des «autres», ses voisins, ses fils et ses filles de ce «nous» qu'étaient autrefois les Syriens? À quoi ressemblait la Syrie avant 2011? Avant ce que les Syriens appellent aujourd'hui la révolution, la guerre, la conspiration étrangère, les événements ou la crise. C'était un pays de peur et d'ordre: peur d'une police secrète, appelée *mukhabarat*, qui maintenait l'ordre mais permettait aux femmes et aux hommes, aux étrangers comme aux habitants, de rentrer chez eux sans encombre en pleine nuit. Elle garantissait une stabilité – le pays vivant sous l'état d'urgence depuis l'arrivée au pouvoir du parti Baas en 1963 – contenue dans un strict cadre socialiste. La Syrie était aussi un pays où les dissidents disparaissaient, où la corruption prospérait, où les pots-de-vin étaient monnaie courante, et paradoxalement un pays où la santé et l'éducation étaient gratuites, le

l'accès à la nourriture est compliqué par l'absence de revenus, et une offensive prochaine du régime est probable. La majorité du bénéfice du trafic d'antiquités est sans doute revenu à des antiquaires occidentaux.



pain et les autres denrées de base subventionnées. Les militants des droits de l'homme étaient ballotés d'une prison à l'autre, les islamistes réprimés et la République arabe syrienne refusait la citoyenneté aux centaines de milliers de Kurdes syriens sans patrie. La Syrie – l'un des États les plus policiers du Moyen-Orient – était dirigée par un seul homme, une seule famille, un seul parti, qui humiliait ses citoyens, et les Syriens connaissaient le prix sanglant de la rébellion.

Toute opposition au régime était violemment réprimée, comme l'apprirent à leurs dépens les islamistes en 1982 et les Kurdes apatrides en 2004. Les Syriens connaissaient le prix sanglant de la rébellion, d'abord sous la présidence d'Hafez el-Assad, puis après sa mort en 2000, avec son fils et successeur Bachar el-Assad. Pourtant, début 2011, le Moyen-Orient donnait à voir un tout autre visage: l'irrévérence grisante et addictive des soulèvements populaires l'avait rendu plus audacieux; les dirigeants de Tunisie, d'Égypte, de Libye, du Bahreïn et du Yémen avaient été

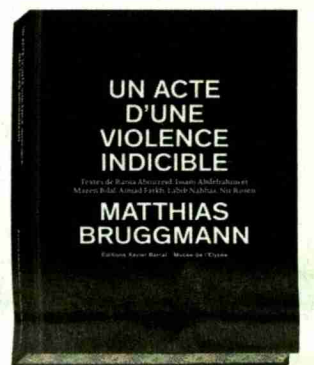


renversés ou mis en difficulté. La vague révolutionnaire s'avança en Syrie sur la pointe des pieds, presque timidement. En février 2011, il y eut une première manifestation en solidarité avec les manifestants d'Égypte et de Libye. Puis, à la mi-mars, des revendications plus circonscrites se firent entendre. À Deraa, ville du sud du pays et berceau de la révolution syrienne, les gens descendirent dans la rue pour demander la libération d'un groupe de jeunes détenus accusés d'avoir écrit des graffiti anti-régime sur les murs d'une école. D'autres régions suivirent, et de nombreux citoyens se joignirent aux clameurs de protestation. Au début, ils réclamaient des réformes, pas un changement de régime; beaucoup espéraient, croyant sincèrement que celui qui était à la tête du système, le président Bachar el-Assad, accèderait à leurs revendications.

(...)

RANIA ABOUZEID

Extrait du texte «Une nation en ruine»,
publié dans *Un acte d'une violence indicible*.



Matthias Bruggmann
Un acte d'une violence indicible
exposition au Musée de l'Élysée, Lausanne
jusqu'au 27 janvier 2019

Le catalogue de l'exposition est enrichi de cinq essais signés Rania Abouzeid, journaliste australienne d'origine libanaise, spécialiste du Moyen-Orient, dont nous donnons un extrait ci-contre; Issam Abdelrahim et Mazen Bilal, journalistes syriens; Amjad Farkh, dentiste syrien, ex-membre de l'Armée syrienne libre, engagé dans le secteur humanitaire; Labib Nahhas, militant exilé, ex-chargé des relations extérieures du groupe de rebelles Ahrar al-Cham; Nir Rosen, journaliste américain d'investigation, spécialiste du Moyen-Orient, conseiller auprès d'organisations humanitaires. Il est coédité par le Musée de l'Élysée et les éditions Xavier Barral (336 pages).

www.elysee.ch
www.exb.fr

Samedi 1^{er} décembre,
dans le cadre du Noël de la librairie
de l'Élysée (dès 13 h 30),
Matthias Bruggmann propose
une visite de l'exposition (16 h)
avant la signature de l'ouvrage.